

L'émigration dans l'Italie du sud de l'unification aux années 60 du XX^e siècle, par Ines Sannino (traduction : Jean-Claude Pilato)

Procida, 5 mai 2011

Le but de la conférence de cet après-midi est de présenter l'émigration, un phénomène qui a concerné l'Italie méridionale à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle, et qui, par étapes successives, a pris la forme d'une émigration de masse vers les Amériques, du Sud et du Nord et vers le continent européen.

Pour les classes inférieures, l'émigration est synonyme de problèmes de langue, de déracinement, de détachement des modes de vie du monde paysan et d'éloignement des événements caractéristiques du quotidien, tels la naissance, le mariage, la mort, les travaux agricoles ou encore les usages et coutumes populaires. L'analyse historique des problèmes de la région méridionale, à suivre dans leur évolution à partir de l'unité italienne, constitue un point de référence indispensable pour comprendre les dynamiques sociales, les choix politiques et économiques, les intérêts et les objectifs des classes supérieures face aux attentes des classes inférieures.

En mars 1861, avec l'unification du royaume d'Italie, après des siècles de domination étrangère et de divisions politiques, s'ouvre une période nouvelle de l'histoire de l'Italie. Cependant, les anciens problèmes, tels les rapports entre l'industrie et l'agriculture, entre la ville et la campagne, entre les classes paysannes et ouvrières, entre le Nord et le Sud, qui se posaient déjà pendant la période du Risorgimento, persistaient. On note que la révolution nationale italienne fut fortement désirée par la bourgeoisie, une classe sociale avec des objectifs économiques et politiques que l'unification devait consolider et étendre, absolument opposés à ceux des masses populaires. Elle était composée de propriétaires terriens qui tiraient leurs ressources des rentes foncières et qui étaient opposés à une politique de renouveau. Cette classe destinée à jouer un rôle déterminant dans l'histoire unitaire, ne voulait pas être conditionnée par les tendances progressistes des groupes de la bourgeoisie capitaliste agraire, commerçante, industrielle et financière des régions plus évoluées du pays. L'alliance entre ces forces conservatrices et celles plus progressistes du pays entraîna un retard objectif dans l'évolution structurelle de la société italienne. De ce fait, les rapports de classes resteront inchangés, confirmant la soumission et l'exploitation des masses paysannes, exclues autant de la révolution libérale que de la direction du nouvel Etat.

Pourtant, les classes populaires avaient participé activement au Risorgimento, accélérant le processus d'unification. Elles voulaient l'obtention de la terre et la fin de leur exploitation par les propriétaires terriens. Mais l'alliance manquée entre ces classes rurales et les groupes progressistes capitalistes du Nord eut pour effet de

renforcer l'oppression des masses paysannes et leur subordination au contexte économique et social du pays.

Ce que les groupes capitalistes des zones géographiques plus évoluées du Nord espéraient de l'unification était la formation d'un marché national. La libre circulation des marchandises et le développement d'une production qui ne serait plus conditionnée par la seule satisfaction des besoins élémentaires représentaient pour les capitalistes du Nord l'objectif à atteindre pour la consolidation et l'expansion.

La question méridionale

Le Sud, caractérisé par l'inexistence d'investissements capitalistes dans l'agriculture, l'absence d'une exploitation modernisée et par le maintien de la rente foncière, avait une économie incapable de modernisation et condamnée à l'immobilisme. L'alliance entre les capitalistes du Nord et les grands propriétaires terriens du Sud, lesquels visaient le maintien des rapports traditionnels de production et le renforcement de leurs privilèges locaux, aboutit à la subordination du mezzogiorno aux exigences du système productif septentrional.

L'impossibilité de changer leur existence, l'absence de perspective dans leur propre pays, poussa les masses populaires méridionales à abandonner les campagnes, les communes et les montagnes du sud. A la fin du XIX^e siècle, chaque année, des milliers de paysans, encouragés par l'Etat, partirent de leurs terres pour échapper à des conditions de vie inhumaines. Les pauvres qui abandonnaient les campagnes du sud partaient des ports de Naples et de Palerme, et ceux du nord, de Gênes. Ils voyageaient comme des animaux, entassés dans les cales. Arrivés à Ellis Island, dans le port de New York, ils étaient soumis à des fouilles corporelles et, en cas de maladie, mis en quarantaine ou renvoyés.

L'émigration libérait les régions et les zones les plus attardées du midi et du nord-est d'une main d'œuvre en excès qui constituait une menace d'agitation. En outre, l'Etat tirait de notables profits des envois de fonds effectués par les émigrants depuis l'étranger ; ils contribuaient à réduire le déficit de la balance commerciale déséquilibrée par l'importation de matériaux nécessaires à l'industrie, nettement plus importants que les produits qu'on parvenait à exporter. Un exemple d'une telle politique, comme le rappelle Francesco Barboglio, fut le sauvetage de Fiat, frappée par la crise internationale de 1907, qui fut réalisé par la Banque d'Italie grâce aux envois de fonds, par les émigrants méridionaux en Amérique, à la Banque de Naples.

Entre 1901 et 1913, uniquement dans le Sud, trois millions et demi de travailleurs, émigrèrent en Amérique ; il s'agissait de gens pauvres, analphabètes, poussés par la misère et le chômage, dont l'exode massif constituait un témoignage du cynisme de la classe dirigeante italienne.

La première guerre mondiale accentua encore plus la différence entre le nord et le sud puisque toutes les industries de guerre situées dans l'Italie septentrionale jouissaient des transferts de richesses du sud par le biais de l'utilisation de l'épargne accumulée. On retrouve, sous une forme plus accentuée, la demande des paysans du sud de répartition des terres, une promesse gouvernementale toujours formulée, mais rejetée par les propriétaires terriens. En 1919, la promulgation du décret Visocchi permit aux paysans d'occuper les terres non cultivées des grands propriétaires ; ce décret fut annulé à l'avènement du fascisme qui restitua aux grands propriétaires les terres non cultivées et toutes les autres qui n'avaient pas été réparties. La crise de l'après-guerre sévit plus durement dans les régions méridionales. A Naples, les grandes entreprises métallurgiques comme l'Ilva de Bagnoli, l'arsenal de Naples et l'Armstrong de Bagnoli, fermèrent.

Les vingt années de fascisme

Dans les années 20 cependant, à la suite de nouvelles dispositions intervenues dans la législation américaine, le flux de paysans méridionaux vers les Etats Unis était bloqué.

La France, également, face à l'important flux migratoire en provenance d'Italie, prit des mesures de régulation. Un recensement effectué au début des années Vingt, mentionnait en effet 2.845.214 étrangers sur le territoire français. Les mesures adoptées furent les suivantes :

- 1) Quiconque entre en France pour y exercer un métier doit être muni d'un contrat de travail visé par les autorités compétentes.
- 2) Le travailleur étranger parvenu avec le document approprié à la destination définie au contrat de travail devra faire une demande de carte d'identité auprès du maire et du commissaire de police dans un délai maximum de huit jours après son arrivée.
- 3) En cas de renouvellement de la carte d'identité, le travailleur étranger devra joindre à sa demande non seulement la précédente carte d'identité, mais aussi une déclaration de l'employeur mentionnant la qualification professionnelle et la durée d'emploi. En outre, d'autres documents doivent permettre de définir depuis combien de temps le travailleur réside en France et s'il a sa famille avec lui.

Entre les années vingt et trente, le régime fasciste adopta une législation en faveur de la modernisation des campagnes méridionales ; cette législation tendait à promouvoir des projets de bonification des terres élaborés en totalité par des techniciens de l'école agricole de Portici. Il s'agissait d'une œuvre de transformation foncière qui avait pour but, entre autres, l'assainissement et la lutte contre la malaria. La bataille du blé lancée par Mussolini en 1925 pour rendre autonome l'Italie dans la perspective de la guerre, entraîna une augmentation de la production des terres à blé à l'avantage de la grande propriété, mais causa de graves préjudices aux cultures spécialisées. L'augmentation de la production de blé soumit l'agriculture méridionale à l'économie générale du pays,

sans changer les anciens rapports de production, en évitant d'introduire les améliorations techniques qui auraient pu altérer la suprématie de la grande propriété terrienne. L'initiative ne produisit pas les effets désirés car elle fut rejetée par l'opposition des propriétaires fonciers et l'hostilité des grands groupes capitalistes du Nord qui s'opposaient au transfert de capitaux considérables pour le développement du Sud. Le Mezzogiorno continua à subir le retard, la misère, l'insatisfaction des besoins des masses paysannes et l'impossibilité de développement pendant que s'affirmait l'expansion des groupes hégémoniques, essentiellement de l'Italie septentrionale.

Du point de vue répressif, le fascisme élimina les formes d'organisation de la population rurale qui survivaient encore par des tracasseries, des persécutions et des assassinats, tout en assimilant au régime, outre les grands propriétaires fonciers, la petite et moyenne bourgeoisie. Une telle politique accentua la dépendance du Sud par rapport au Nord et détruisit avec violence la structure d'organisation des masses populaires. La politique colonialiste voulue par Mussolini mettait encore plus en évidence la continuité entre l'Etat libéral et l'Etat fasciste : en effet, le gel de la main d'œuvre et le contrôle de l'émigration permirent au fascisme de mettre l'excédent de force de travail méridionale au service des desseins impérialistes des cercles économiques dominants. Les masses populaires, en position désavantageuse et en l'absence de liens avec les forces d'opposition clandestines, exprimèrent sous des formes diverses leur aversion pour la dictature avec des manifestations spontanées. Seul le parti communiste, bien que touché par la dure persécution qui s'abattit sur ses membres, chercha à donner une organisation et une direction politique à leur mal-être. Toutefois, à la fin du régime fasciste, avec le renvoi des nazis et des fascistes, et l'occupation des terres, les masses laborieuses manifestèrent leur intolérance à une dictature qui s'était révélée comme un instrument d'oppression des classes populaires et de domination institutionnelle par une classe de patrons anciens et nouveaux.

De la 2eme guerre mondiale aux années 60

A l'issue du 2eme conflit mondial, le Sud était tragiquement marqué : les bombardements avaient détruit une grande partie des villes et dans les campagnes, la misère et la faim sévissaient. Immédiatement après la guerre, le 2 juin 1946, l'Italie, par choix populaire, devint une république ; les forces de gauche furent exclues du Gouvernement. Dans un contexte international caractérisé par l'existence de deux blocs politiques, idéologiques et étatiques opposés, l'Italie, soumise à la sphère d'influence américaine, fut contrainte à un choix politique modéré et antisocialiste. Il fut immédiatement clair cependant que le Mezzogiorno ne pouvait plus rester dans les conditions de retard historique qui le caractérisait. Deux dispositions de la nouvelle politique concernant le Midi furent adoptées pour le développement du Sud : la Cassa del Mezzogiorno et la réforme foncière.

Dans les années 60 du XX^e siècle, la faillite de la politique d'intervention de l'état dans le Mezzogiorno entraîna un fort flux migratoire interne ; des milliers de chômeurs méridionaux quittaient le Sud pour chercher du travail au Nord, dans le

« triangle industriel », provoquant des tensions dans les villes septentrionales contraintes de subir l'impact de milliers d'immigrés en recherche d'emplois. Mais l'émigration s'avéra bien plus dramatique pour le Sud : à court terme, elle apparut comme une voie pour diminuer la tension sociale, mais sur le long terme en revanche, on s'aperçut du préjudice irréparable causé au Sud du fait de l'absence d'habiletés manuelles, d'intelligences, de capacités techniques et d'expériences humaines.

Procida et l'émigration

L'unification du royaume d'Italie avec la chute de la monarchie des Bourbons et l'avènement de celle des Savoie détermina la dévalorisation de la population méridionale qui, d'une situation d'autonomie et de progrès, se retrouva soumise aux intérêts du Nord. Procida, au plan démographique, avait une population de 13000 habitants qui se consacraient à la pêche, à l'agriculture et aux travaux dérivés de l'activité maritime. Le tissage du lin était bien développé si on considère qu'il y avait dans l'île, en toute propriété, environ 200 métiers à tisser. En 1867 était créée la Mutua Assicurazione procidana, en 1873 la Banca popolare Giovanni da Procida et en 1890, la Banca agricola. Dès la première moitié du XIX^e siècle, des groupes d'émigrants partaient également de l'île pour tenter fortune dans les Amériques et en Europe. D'autres au contraire, déjà voués à la pêche, quittaient l'île pour rejoindre les côtes algériennes à la recherche de mers plus poissonneuses et de corail. En 1862, un groupe de pêcheurs procidiens, partis de la Corricella, rejoignirent l'Algérie et s'arrêtèrent à Mers-el-Kebir, dans le golfe d'Oran. A ceux-ci succédèrent d'autres compatriotes spécialisés dans la construction de charpentes qui, en raison de la crise dans les chantiers navals locaux, une crise due aux choix du gouvernement unitaire de renforcer les industries de chantier naval de Gênes et Livourne, se virent contraints d'émigrer. Rapidement, leur communauté s'agrandit. Ils fondèrent une confrérie dédiée à San Michele Arcangelo, le saint patron de Procida vénéré dans l'ancienne abbaye de San Michele, et transfèrent aussi leurs traditions religieuses. Le jour dédié à San Michele Arcangelo, la statue du saint est transportée sur les épaules par des pêcheurs de Procida qui endossent un long habit blanc et un châle bleu sur les épaules. En 1968, à la suite de différends politiques entre la France et l'Algérie, la confrérie se transféra en territoire français, à La Ciotat (Provence). Un autre flux migratoire eut lieu dans les années trente du XX^e siècle, cette fois, en Italie. Des groupes de pêcheurs se dirigèrent vers Trieste, s'établissant à Muggia, un petit centre maritime; profitant d'une mer poissonneuse et de leur connaissance de la pêche qu'ils pratiquaient avec les balancelles et les lamparos, ils s'y établirent définitivement.

Procida et la tradition

Parmi les événements les plus importants célébrés à Procida figurent les rites processionnels de la Semaine Sainte, notamment la procession des « *Apôtres* » qui se déroule le Jeudi saint et celle dite des « *Mystères* » qui a lieu le Vendredi saint. La première est organisée par la confrérie des Pénitents Blancs et a lieu après la messe et après que les participants aient mangé un repas à base d'agneau, de légumes, de

poissons grillés et de fenouil. Les douze participants, encapuchonnés, chacun avec une croix sur les épaules, avancent espacés les uns des autres, précédés par un centurion. Celle du Vendredi est ouverte par un joueur de trompe et quelques joueurs de tambour suivis par des personnes qui endossent l'habit de la confrérie des Pénitents Bleus, portant sur les épaules les *Mystères*, des maquettes à sujet religieux, et la statue du Christ mort. Le cortège suivi par la fanfare, par les autorités religieuses, militaires et civiles de l'île, part tôt le matin de la Terra Murata.

La Madonna dell'Arco

Au nombre des rites liés à Pâques, on note la procession de la Madonna dell'Arco, vénérée dans le sanctuaire de la Madonna dell'Arco à San Anastasia, dans l'arrière pays napolitain. Le culte de la Madonna dell'Arco a des origines très anciennes; au XV^e siècle déjà, dans la région dite dell'Arco en raison de la présence de vestiges d'un aqueduc romain édifié par Claude, se trouvait un édicule votif consacré à la madone. Un passage du manuscrit de P. Arcangelo Domenici, daté de 1608, raconte que le 6 avril 1450, lundi de Pâques, un groupe de jeunes s'était arrêté en face de l'édicule pour jouer à « la balle avec maillet », un jeu simple consistant à frapper avec un bâton une grosse boule de bois. Un des joueurs, irrité d'avoir manqué son tir, lança la boule vers l'édicule, touchant le visage de la madone à hauteur de la mâchoire gauche qui commença à saigner. Raimondo Orsini, comte de Sarno, ayant eu connaissance du délit, après un procès sommaire, fit pendre le jeune à l'endroit même où il avait commis son méfait. Le miracle du sang attira de nombreux pèlerins et les offrandes faites à la madone permirent d'édifier sur le lieu une petite église en son honneur. Au cours des siècles, l'église a été remaniée plusieurs fois : aujourd'hui, le Sanctuaire de la Madonna dell'Arco géré par les Pères Dominicains, accueille le lundi de Pâques de nombreux pèlerins en provenance de toute la Campanie. Les groupes qui, selon une terminologie marine sont appelés « *chalutiers* », sont constitués de dévots qui portent la tenue traditionnelle composée d'une chemise et d'un pantalon blancs, d'une écharpe bleue avec l'effigie de la madone, en bandoulière, et d'une écharpe rouge autour de la taille. Le lundi, à l'aube, les pèlerins, suivant à pas cadencés le char, une machine réalisée en placo-plâtre et en bois, avec le drapeau et l'étendard de l'association dont ils font partie, rejoignent le sanctuaire pour vénérer la Madonna dell'Arco. La vénération de la Madonna dell'Arco fut également connue à Procida, ainsi que le prouvent les noms Archina, ou Arcuccio, ou le populaire Archetiello, tous dérivés du plus connu « dell'Arco », ainsi que les carreaux votifs qui, remplissant une fonction apotropaïque⁽¹⁾, sont apposés sur les murs des édifices.

Les ex voto procidiens

Comme on l'a dit, une grande partie de la population de Procida s'est toujours distinguée dans le domaine de la pêche et des activités dérivées de la mer. Dans un contexte aussi précaire, où la pénibilité, le risque et les adversités sont des éléments qui se mêlent de façon indissociable, on observe le sentiment religieux populaire. La mer, avec ses inconnues et ses intempéries, est une source de vie mais aussi d'aventures.

Celui qui va en mer sait qu'il court des dangers ; les pêcheurs et les gens de mer le savent : ouragans, tempêtes et autres événements négatifs peuvent faire irruption dans le quotidien mettant en péril leur vie et celle de leurs compagnons. Pour surmonter ces moments dangereux, ils recourent même au surnaturel, demandant aide aux saints et à Dieu. L'ex-voto, donc, est un témoignage de remerciement ; il atteste que cette demande faite dans un moment difficile à ce saint et pas à d'autres, a été exaucée ; l'homme est sauf et honorant sa promesse ou son vœu, s'adresse au *peintre en piété* et, lui ayant rapporté d'une manière détaillée l'évènement, lui commande la représentation figurative du malheur évité. Dans quelques églises de l'île sont conservés de nombreux ex-voto donnés par des marins, des capitaines et des armateurs en témoignage des grâces reçues. Sur un plan matériel, les ex-voto sont des petits tableaux peints sur lesquels les scènes sont représentées en trois plans distincts : sur la partie inférieure sont placés les personnages, au centre l'évènement et en haut, à droite, la divinité à laquelle est demandée la grâce ; sur la partie basse enfin, on reporte la légende qui indique le nom de l'embarcation, le malheur évité et la date à laquelle celui-ci s'est produit. Actuellement, des ex-voto sont conservés dans les églises de la Madonna della Libera, de la SS. Annunziata, dans l'Abbaye de San Michele Arcangelo; ceux qui se trouvaient dans la paroisse de S. Antonio da Padova ont été détruits à la suite de travaux de restructuration.

La Graziella

Chaque année à Procida, au mois de juin, à l'occasion de la Fête de la mer, on célèbre le mythe de Graziella, l'héroïne d'Alphonse de Lamartine, avec l'élection de la plus belle jeune fille de l'île, vêtue avec le riche costume traditionnel. Lamartine, dans la première décennie du XIX^e siècle, séduit par la description de Goethe de son voyage en Italie, partit de Macon pour rejoindre la *Saturnia tellus*⁽⁴⁾. Après avoir visité différentes villes d'Italie, il rejoint Naples où il séjourne chez un lointain parent. Là, il tombe amoureux d'une gracieuse jeune fille, fille d'un pêcheur de Mergellina ; mais très vite, sur l'instance de la mère, Alphonse doit abandonner Graziella pour retourner en France. La jeune fille, effondrée de douleur, se laissa glisser lentement vers la mort ; avant de mourir, elle envoya à Alphonse ses nattes et une lettre d'amour. Alphonse, se repentant de l'abandon et d'avoir été la cause de sa mort, dédia à la jeune fille le roman Graziella.

NdT : à cet endroit, la conférencière a inséré l'intégralité de l'adaptation en italien du poème de Lamartine, La fille du pêcheur, Graziella. (voir la version en italien donnée par la conférencière et les œuvres de Lamartine pour le poème original).

Costumes populaires (folkloriques)

Il y a peu encore, les femmes procidiennes portaient à l'occasion du baptême et aujourd'hui, seulement pendant la Fête de la mer, trois types de vêtements : l'habit de gala, de semi-gala et l'habit ordinaire.

L'habit de gala se compose d'une chemise de toile de lin de Hollande, d'un petit corselet et d'un vêtement de drap écarlate; d'un petit foulard blanc croisé sur la poitrine, fermé par une épingle d'or. La jupe de soie blanche, rouge ou bleu ciel est à moitié couverte par une *simarre*⁽²⁾ de satin rouge à galons d'or et un tablier de toile marron. Les cheveux sont rassemblés dans un filet de soie rouge travaillé au crochet et sur la coiffe se pose un petit foulard de soie.

L'habit de semi-gala se caractérise par la *simarre* de satin vert avec des galons de velours noir ; l'habit ordinaire se complète avec la *simarre* en drap vert, galonnée d'une manière similaire. Les femmes aimaient se parer de bijoux d'or auxquels elles attribuaient une valeur symbolique et apotropaïque (1) ; elles portaient en particulier des anneaux avec des pierres ou des coraux, des lacets en filigrane⁽³⁾, de grandes boucles d'oreille en or et des perles. Cette façon de s'habiller est habituellement dite « à la grecque » ; plus vraisemblablement, l'origine du costume se trouve dans le vêtement féminin marin de la femme napolitaine au XVII^e siècle. Les hommes de l'île quant à eux, portaient, entre autres, des bonnets phrygiens et des gilets « à la turque ». Dans le même ordre d'idées, on admire le portrait daté de 1827 de L. Robert, fidèle interprète des costumes et des scènes populaires. Le costume ischitain se caractérise par le singulier couvre-chef, un voile jaune replié sur le front qui couvre un petit foulard mis en turban, des boucles d'oreilles avec des perles, un blouson de couleur rouge avec des franges d'or et un habit vert avec un tablier violacé. Les femmes de Capri portent des jupes colorées avec un tablier de soie, rouge ou vert, des corsages décorés de bandes dorées et des chemises enrichies par des rubans rouges. Les cheveux ornés de rubans sont répartis en tresses qui descendent sur les épaules, retenues par des broches en argent. L'habit de la Lucanie est aussi singulier; la femme porte une longue jupe claire, un corsage bleu sur lequel elle endosse une sorte de *simarre* avec des manches retournées. Sur la tête, elle a une coiffe dorée qui lui rassemble les cheveux. La jeune fille de Baia a un habit de facture populaire composé d'une jupe à carreaux, un tablier et une chemise blanche, un corselet et un foulard de couleur gris-rose qui ferme le décolleté et dont les pans sont insérés dans la jupe.

Notes du traducteur

(1) *apotropaïque* : fonction d'un objet ou d'une formule servant à détourner les influences maléfiques

(2) *simarre* : voir aussi « *chamarre* » vêtement masculin ou féminin du XV^e et XVI^e siècle, sorte de chasuble, de casaque

(3) *filigrane* : ouvrage de bijouterie ajouré fait de fils métalliques fins entrelacés

(4) *saturnia tellus* : le sol de Saturne. Nom donné à l'Italie par les poètes de l'antiquité latine

Bibliographie essentielle

Aprile P. *Terroni*, Ed Piemme Milano, 2010

Barbagallo F. *Il Sud. Storia fotografica della società italiana*, Ed. Riuniti Roma, 2001

Cirese A. M. *Cultura egemonica e culture subalterne*. Ed. Palumbo, 2000

D'Antonio N. *Gli ex voto dipinti e il rituale dei fujenti a Madonna dell'Arco*. Di Mauro Ed. Cava dei Tirreni 1989

De Bourcard F. *Usi e costumi di Napoli*, Ed. Polaris, La Spezia, 1990

Masdea M.C.e

Carola-Perrotti A.

(a cura di) *Napoli-Firenze e ritorno. Costumi popolari del Regno di Napoli*, Guida, Napoli 1991

Mazzacane L.

(a cura di) *La cultura del mare nell'area flegrea*. Ed. Laterza, Bari 1989

Mammucari R. *Napoli. Il paradiso visto dall'inferno*. Ler Ed. Marigliano, 2006

Piscopo U.

D'Elia G. *Aspetti e problemi del Sud*. Ferraro Ed. Napoli, 1977

Polito P. *Lamartine a Napoli e nelle isole del golfo*. Fausto Fiorentino Ed. Napoli, 1975

Toschi P.

Penna R. *Le tavolette votive della Madonna dell'Arco*. Di Mauro Ed. Cava dei Tirreni, 1971

Zazzera S. *Procida. Storie, tradizioni e immagini*. Ci.Esse Ed. Poggiomarino (Na) 1984